



REPONSE A UNE LETTRE
ECRITE AUX R. R.

PERES JESUITES

[SUR LEUR NOUVELLE REPONSE

AUX LETTRES

PROVINCIALES.

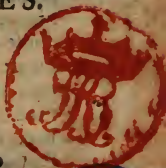
M. DC. XCVII.



MONSIEUR,

VOUS & les vôtres êtes bien
abusez, si vous regardez la Lettre
que vous m'avez envoïée comme

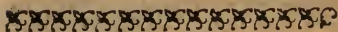
A ij



une réponse /aux entretiens de
Cleandre & d'Eudoxe sur les Let-
tres au Provincial. Recevrez-vous
toujours aveuglement ce qui vient
de ces Messieurs ? Vous en rappor-
terez-vous uniquement à eux ? &
ne vous servirez-vous jamais de
votre esprit & de votre jugement ,
pour décider de leurs Ouvrages ?
Quel usage avez-vous fait de l'un
& de l'autre en lisant la Lettre ,
dont vous avez eü la bonté de me
faire part ? Si vous n'avez pas re-
connu qu'elle ne meritoit pas de
voir le jour , & qu'il eût été plus
avantageux au Parti de garder le
silence , que de produire pour ré-
ponse une Lettre , qui n'entre pas
même dans la question. Ne soyez
pas, MONSIEUR, scandalisé du
mot de *Parti* : Je sçai que ce ter-
me a déjà soulevé la bile d'un Au-
teur Anonyme, contre un sçavant
& Saint Abbé, qui l'avoit employé
sans dessein dans une Lettre particu-
liere ; & je ne m'en ferois pas ser-
vi dans la mienne, quoique je me
fasse honneur de suivre l'exemple
d'un si grand Homme , si l'Auteur

de la Lettre, dont il s'agit, n'avoit en quelque façon autorisé ce terme, en disant, des Provinciales: *Nos Lettres ont enlevé tous les suffrages.* Ce mot, *Nos*, suppose un Parti, si je ne me trompe; & ce qui me confirme encore plus dans ma pensée; c'est que cette Lettre court imprimée depuis près d'un an dans le Royaume, où elle a été distribuée à un grand nombre de Partisans des Provinciales, sans qu'aucun Jesuite l'ait vûë à Paris, à Lyon & ailleurs, sinon depuis environ un mois, & c'est seulement depuis deux jours ^{à le 22.} que ceux de Marseille ^{de Fev.} l'ont vûë. ^{orier} D'où je conclus que le mot de Parti convient parfaitement à ces Messieurs, puisqu'ils ont pris plus de soin de faire voir cette Lettre aux Partisans des Provinciales, qu'aux R. R. Peres Jesuites, pour lesquels il semble qu'elle a été écrite. Mais en cela, ces Messieurs ont eü leurs raisons; le Parti a reçu leurs Lettres comme une réponse aux entretiens de Cleandre & d'Eudoxe; elle a détourné plusieurs personnes de cette lecture, & en a

persuadé d'autres de s'en rapporter à leur jugement. Mais MONSIEUR, allons au fait examinons cette Lettre sans préjugé, je m'engage à vous en faire connoître le foible, pour ne pas dire le ridicule.



LETTRE AUX R. R.

Peres Jesuites, sur leur nouvelle Reponse aux Lettres Provinciales. 1696.

MES REVER. PERES,

*J*E viens de voir vôtre réponse aux Lettres Provinciales. J'aprehende que vous ne vous y soyiez pris un peu trop tard. Ce n'est pas à de simples accusations qu'il faut répondre; Ce sont des préjugés de 40. ans que vous avez à combattre; le dessein est digne de vôtre application: mais je ne voudrois pas tout-à-fait en garantir le succès.

Réponse] Avez-vous, MONSIEUR, bien examiné ce début? & avez vous

5

fait réflexion que l'Auteur le contredit d'abord, & qu'il frise le galimathias ? Je trouve de la contradiction dans la crainte qu'il a, *que les R. R. Peres Jesuites ne s'y soyent pris un peu trop tard, pour faire une seconde réponse aux Provinciales.* Cela ne s'accorde point, ce me semble, avec ce qu'il ajoute bien-tôt après, *que ce dessein est digne de leur application.*

Avouiez MONSIEUR, que si cette dernière pensée est véritable, la crainte doit être chimerique; & qu'au contraire, si son appréhension est juste, ce dessein n'est pas digne de leur application. Mais MONSIEUR, le galimathias dont je veux parler, est bien d'une autre conséquence pour le Parti, puisqu'il tend naturellement à décrier les Provinciales: Que veut-il dire par ces paroles? *Ce sont des préjugés de quarante ans que vous avez à combattre*; Qui dit préjugé, dit erreur, fausse opinion, préoccupation d'esprit; on lui accorde que les Provinciales ont ces trois qualitez & qu'elles ont préoccupé plusieurs esprits: Mais avoués MONSIEUR, que ce n'est pas ce qu'il a eu

intention de dire, & si les R. R. Peres Jesuites n'ont à combattre que des préjugez, leur cause dans le fonds n'en est que meilleure, quoique plus difficile à persuader à des esprits prévenus.

Suite de
la Let-
tre.

Il faut reformer le gout de tout ce qu'il y a de Gens d'esprit en France, en Italie, en Espagne & presque en toute l'Europe : Car vous sçavez bien, **MES REVERENDS PERES**, que nos Lettres ont enlevé tous les suffrages, & que les plus beaux esprits les regardent comme un modele de politesse & de bon sens. Le tour fin & délicat, les expressions heureuses & naturelles, les caracteres par tout ressemblans toujours pris de la nature, rien d'outré, rien de forcé, les railleries toujours menagées avec esprit, le sérieux toujours agreable, se jouant avec grace des égaremens de vos Auteurs, soutenant avec zele les veritez de Jesus-Christ; par tout un concert merveilleux, un amour très-sincere pour la Religion. Voilà ce qui a fait la réputation de cet ouvrage, qui sera goûté tant qu'il y aura dans le monde de l'esprit, du bon gout & de la Religion.

Voilà, M O N S I E U R, ce qu'on *Suite de*
 appelle outrer la matiere, tant sur ce *la ré-*
 qui regarde l'Eloge des Provincia- *ponse*
 les, que sur le nombre de leurs
 Aprobateurs; Il attaque en ceci du
 moins la moitié de l'Europe & la
 plus saine partie, qui n'a pas donné
 son suffrage à ces Lettres; Mais
 comme il seroit difficile de ramasser
 les voix pour prouver cette verité
 tres-constante, jugeons du general
 par le particulier, & faisons refle-
 xion à ce qui se passe dans cette
 Ville, qui est une de celles de Fran-
 ce où les Provinciales ont eü plus
 de Partisans. Vous y connoissez,
 M O N S I E U R, aussi-bien que moy
 un grand nombre de beaux esprits
 & de gens de bon sens, dont le goût
 n'a pas besoin de réformé, & vous
 sçavez-bien qu'ils n'ont jamais crü
 que ces Lettres *soutinssent avec zelo*
les veritez de Jesus-Christ, ni que
 leur Auteur eût témoigné en cette
 rencontre *un amour tres-sincere pour*
la Religion. Vous n'ignorez pas,
 M O N S I E U R, que ces mêmes
 personnes ont donné tous leurs suf-
 frages à la nouvelle réponse. Je

pourrois à l'exemple de l'Auteur de la Lettre, en faire ici un Eloge plus sincere & moins outré que le sien ; Mais quand je vous dirois que cet ouvrage est le chef-d'œuvre de l'esprit humain , que le langage en est pur , les pensées nobles , les raisonnemens solides , les railleries fines ; Que tout y est pureté dans le langage , noblesse , solidité , finesse , agrément ; que l'Art du Dialogue s'y trouve tout entier : Quand j'employerois enfin tout ce que l'Eloquence a de plus vif , pour vous en donner une juste idée , je n'en ferois qu'une ébauche imparfaite ; d'ailleurs ce Livre se soutient assez par lui-même , sans que j'entreprenne de le faire valoir ; je connois ma foiblesse & j'avoüe sincerement que je n'ay pas assez de Sçavoir ni de Rethorique pour louer dignement & l'Auteur & l'Ouvrage : Lisez-le, MONSIEUR , sans prévention & vous en lerez convaincu.

Suite de
la Let-
tre.

Ainsi je crains bien, MES REVERENDS PERES , que ces Lettres qui vous font un peu de tort ne finissent pas si-tôt. Vous êtes toujours malheu-

reux en réponses, & vous n'en êtes pas plus reservez. J'aurois cru que l'exemple du pauvre Pere le Tellier vous auroit rendu sages : Mais non, rien ne peut moderer la délicatesse de votre Société. Il faut qu'elle éclate par tout ; par malheur ce n'est pas toujours avec succès. Je n'en suis pas surpris, l'erreur & le mensonge portent avec eux-mêmes leur condamnation. La verité seule triomphera toujours.

J'avoüe, MONSIEUR, que l'Auteur de cette Lettre a beaucoup de raison de craindre que les Provinciales ne finissent pas si-tôt ; Les soins qu'on a pris de les faire imprimer en toute sorte de Langues & de Caracteres, & celui qu'on prend encore de les répandre, non seulement dans toute l'Europe, mais dans tout l'Univers, sont des raisons tres-probables pour autoriser sa crainte : Ce sont ces soins, MONSIEUR, joints à la foiblesse & à la corruption de l'homme toujours porté à croire le mal plutôt que le bien, qui ont fait la reputation des Provinciales, lesquelles auront cours tant qu'il y aura dans le monde des esprits or-

Suite de
la ré-
ponse.

gueilleux , des médifans , des calomniateurs & des ennemis de la véritable Religion & de la plus pure Morale. Ainfi, MONSIEUR, ce n'est pas fans raifon qu'il craint *que ces Lettres ne finiffent pas fi-tôt*, la crainte eft auffi juftte que légitime; mais il n'eft pas fi bien fondé, lorsqu'il dit, *que ces Lettres font un peu de tort aux Jéfuites*? Quoy un Ouvrage censuré à Rome, prohibé en France, flétri de la dernière ignominie, & regardé par tous les Gens de bon fens & par tous les véritables Chrétiens comme un amas de menfonges, d'impoftures & de calomnies, feroit-il capable de leur faire tort. Je ne veux pas, MONSIEUR, entrer ici dans la difcuffion des faits odieux que ce Livre leur impute. Je vous ay déjà renvoyé à la nouvelle réponfe, vous y trouverez éclairciffement fur tout. Mais je veux vous convaincre, que *ces Lettres ne font aucun tort au R. R. Peres Jéfuites*; Pour cet effet, je vous prie feulemment de faire cette réflexion. Depuis quarante ans que les Provinciales courent le monde,

soutenuës de huit ou neuf tomes
 de la Morale Pratique, qu'on mul-
 tiplie sans fin aussi-bien que sans
 charité, & d'une infinité d'autres
 Libelles qui tendent tous au même
 but; la réputation des R. R. Peres
 Jesuites n'a pas diminué; & bien
 loin que ces Ouvrages leur ayent
 fait aucun tort, il est certain que les
 Evêques, les Archevêques, les Car-
 dinaux, les Rois, les Papes & tou-
 te l'Eglise ne les estiment pas moins,
 puisqu'on voit toutes ces puissances
 concourir ensemble, afin de les em-
 ployer dans les fonctions les plus
 saintes, & dans celles où la pureté
 des sentimens est plus nécessaire,
 je veux dire dans les Chaires & dans
 les Missions? Or toutes ces per-
 sonnes ne se serviroient pas des Re-
 ligieux de la Compagnie de Jesus,
 si les Provinciales avoient fait quel-
 que impression dans leur esprit, &
 s'ils n'étoient au contraire tres-per-
 suadez de la pureté de leur Morale.
 Je vous laisse tirer toutes les conse-
 quences de cette reflexion, vous-en
 sentirez vous-même la force.

Passons, MONSIEUR, à l'exem-

ple du pauvre Pere le Tellier ; que pensez-vous de cet Entouffiasme , ne croyez-vous pas que ce Pere a fait quelque réponse , qui a eü le sort des Provinciales ; c'est à dire , qui a été brûlée publiquement par la main du Bourreau , comme ces Lettres l'ont été ? Non , Monsieur , non : Le Reverend Pere le Tellier a convaincu l'Auteur de la Morale Pratique , de fausseté & d'imposture ; voilà tout le malheur de sa Réponse , intitulée , *Deffense des Nouveaux Chrétiens ou Missionnaires de la Chine.*

*Suite de
la Lettre.*

On répondit aux Lettres Provinciales , lorsqu'elles parurent , il y a près de quarante ans. Mais ces réponses vous réussirent si mal , que vous auriez honte de les produire. Qu'est-ce qui manquoit cependant à vos Peres de ce tems-là , pour faire une réponse qui sauvât l'honneur de la Société

Est-ce la Science ? Est-ce la subtilité ? la Société a toujours été féconde en esprit subtils , & sans vouloir donner aucune atteinte à votre mérite ; vous me permettrez de vous dire , qu'en ce tems-là votre Compagnie étoit plus

heureuse en Gens sçavans; mettez vos sçavans les uns auprès des autres, les derniers morts, & le peu qui vous en reste encore en vie, & vous en sentirez vous-même la différence

Est-ce la Politesse du langage? Il est vrai que cedant l'avantage de la science à vos Predecesseurs, vous vous réserverez de parler avec plus de pureté, mais il ne s'agissoit pas de la pureté de vos expressions, il s'agissoit de la pureté de vos sentimens. On ne vous faisoit pas un crime d'un langage un peu barbare: On s'en est toujours pris à vôtre Doctrinne peu Catholique, & jamais à voster mes peu François. Si par calomnie on vous attribuoit des sentimens peu Orthodoxes, & dont vous étiez fort éloigné par Religion, rien de si facile que de vous justifier. Une réponse simple sans grande affectation dans le langage, auroit fait sentir d'une maniere plus vive le ridicule des Gens qui auroient eü la hardiesse de vous calomnier. Vous sçavez, MES REVERENDS PERES, qu'un stile un peu negligé est un secret de l'Art, pour rendre la verité plus sensible. Les Gens d'esprit & de bon goût qui ne se laissent point prendre aux mots,

eussent rendu justice à votre Société ;
 Votre moderation eût fait votre mérite
 auprès de Dieu, & la sincerité de vos
 Réponses votre justification auprès des
 Hommes. Les Jésuites eussent passé pour
 innocens ; & votre adversaire eut. passé
 pour un Homme perdu d'honneur & de
 réputation. Mais les choses n'en sont pas
 tout-à-fait en ces termes depuis quarante
 ans. Monsieur Pascal a toujours
 passé pour un Homme d'honneur, &
 les Jésuites n'ont pu se justifier de ces
 sentimens qu'on leur attribuoit. Ainsi
 si vos Peres ont peu reussi dans leurs
 réponses, c'est qu'ils ont été malheureux
 en preuves. Esperez-vous être plus
 heureux, il faudroit refondre tous vos
 Auteurs & ce travail qui ne seroit pas
 petit, vous rebutteroit un peu ; ou bien il
 faudroit empêcher qu'on ne consultat les
 endroits de vos Auteurs, que Monsieur
 Pascal cite dans ses Lettres. Mais quel-
 que credit que vous ayez dans le monde,
 je doute que vous puissiez jamais en ve-
 nir à bout. On (craint les Jésuites, car
 ils sont appuyez, & il seroit dangereux
 de les attaquer en face) mais ce n'est
 qu'en public : dans le Cabinet on est à
 couvert de leurs atteintes. On leur rend
 justice, on rit de leurs folies, on déplore

leurs égaremens , on se moque de leur vanité.

*Suite de
la Ré-
ponse.*

Je vous ferai , MONSIEUR , bien-tôt remarquer , pourquoy la la premiere Réponse aux Provinciales n'eût pas tout les succez qu'elle devoit avoir & qu'elle meritoit certainement , si les Gens du Monde se fussent contentés de preuves. Mais avant que d'entrer dans cette matiere , il faut nous arrêter un moment au Parallele que l'Auteur de vôtre Lettre fait des Jesuites morts avec ceux qui sont encore en vie ; parce qu'il paroît que cet Homme a voulu faire entendre qu'à la verité , les derniers parlent avec plus de pureté , mais qu'il n'y en a point de Sçavant. Ce Paradoxe, Monsieur, seroit difficile à prouver , & cet hardi Critique sera peut-être seul à le soutenir : c'est pourquoi je ne m'amuserai pas à le refuter ; je sçay que vous êtes persuadé , de même que la plus grande partie du monde , que la Compagnie des R. R. Peres Jesuites a toujors été & est encore aujourd'hui tres-fertile en Gens sçavans sur toute sorte de matieres.

Mais il est bon de vous faire remarquer en cecy , le peu de jugement de l'Auteur , puisque les objections qu'il se fait , marquent plutôt son animosité contre les Jesuites vivans , dont il craint la puissance , que son zèle contre les relâchemens prétendus des Jesuites morts , qui ne lui font aucune crainte : En un mot , ce jeu de paroles , par lequel il confond le present avec le passé , la politesse du langage des vivans avec la science des morts , la pureté des expressions avec la pureté des sentimens ; Tout cela , Mr. est fort judicieux & détruit bien les solides preuves de la nouvelle Réponse. Avoüés que si le R. P. Daniel au lieu de raisons écrites avec autant de force que de politesse , se fut contenté de dire ; *Les Jesuites ont toujours passé pour Gens d'honneur , & Mr. Pascal , ni ses Partisans n'ont jamais pu se justifier des faussetez , des mensonges & des calomnies dont les Provinciales sont pleines.*

Avoüés , Monsieur , que le Pere Daniel eût dit la verité ; mais l'auroit-on cru sur sa parole. Jugez si vous devez croire l'Auteur de vôtre
Lettre

Lettre & concluez plutôt qu'il n'avoit point de raisons ni de preuves à vous donner , puisqu'il ne vous a donné que des paroles.

Je ne veux pas , Monsieur , vous arrêter à un certain endroit , où l'Auteur de vôtre Lettre paroît encore se contredire ; la contradiction est si claire , qu'il suffit de l'indiquer pour la faire sentir. *Si par calomnie , dit-il ; on vous attribuoit des sentimens peu Orthodoxes , & dont vous étiez fort éloignez par Religion.*

Comment accorder des sentimens peu Orthodoxes avec l'éloignement de ces mêmes sentimens. Contradiction , Monsieur , Contradiction : en voici bien d'autres. *Une réponse simple sans tant d'affectation. Un stile un peu negligé , est un secret de l'Art. Les Gens d'esprit & de bon goût qui ne se laissent point prendre aux mots. Que dites-vous , Monsieur , de tout ce verbiage , & comment l'accorder avec cet Eloge pompeux & outré , que ce timide Censeur a d'abord fait des Provinciales , qu'il veut qu'on regarde comme un modele de politesse dont il trouve , le tour fin & dé-*

licat. Demandez lui pourquoi on a employé tant d'Art & d'Eloquence à la composition de ces Lettres, s'il est vrai qu'un discours simple sans affectation & un stile negligé, sont un secret de l'Art pour rendre la verité plus sensible, & si les Gens d'esprit & de bon goût ne se laissent point prendre aux mots. Remarquez, Monsieur, que c'est au contraire ce qui a ôté à la premiere Réponse des Provinciales le succès qu'elle méritoit. Les Gens du monde, avec de l'esprit & du bon goût tant qu'il voudra, ne se laissent pas prendre aux preuves quand elles sont écrites simplement, sans affectation & dans un stile negligé, comme étoit écrite la premiere réponse aux Provinciales: Les seules preuves, il est vrai, satisfont les véritables Scavans; Mais la plus grande partie des Gens du monde demande de la politesse, autant & plus que des preuves; un tour fin & délicat, plutôt qu'un discours simple & sans affectation; des expressions nobles & hardies, non pas un stile negligé; des railleries menagées avec esprit, au lieu de raisonnemens sim-

ples & solides. Voilà, Monsieur ; ce que les Gens du monde demandent, & ce qui a fait la réputation des Provinciales ; Mais ces mêmes personnes sont encore plus satisfaites, quand elles trouvent tout ce que l'Eloquence a de plus vif, de plus noble & de plus agreable, joint à ce que la verité a de plus fort, de plus solide & de plus convainquant ; & c'est ce qu'on a trouvé dans la seconde réponse aux Lettres du Provincial ; c'est aussi ce qui a empêché l'Auteur de vôtre Lettre d'entrer en matiere, parce qu'il a bien senti qu'il ne pourroit jamais refuter des preuves invincibles, ni détruire des démonstrations claires & évidentes : Aussi ne sçachant que répondre, il a cru se tirer d'affaire en se recriant sur la puissance des Jesuites, en disant, *qu'on les craint, qu'ils sont appuyez, & qu'il seroit dangereux de les attaquer en public.* C'est pourquoi, il s'est contenté de le faire dans le Cabinet, où on est, dit-il, à couvert de leurs atteintes, où on leur rend justice, on rit de leurs folies, on déplore leurs égaremens, on se moque de leur vanité.

Ne sont-ce pas là, Monsieur, de fortes raisons & de bonnes preuves pour détruire la seconde réponse aux Provinciales, avouez qu'elles sont dignes de l'Auteur qui les produit; rendez-lui justice, Monsieur, plaisez de sa terreur panique, moquez-vous de sa vanité, déplorez son entêtement, riez de sa folie, mais ne vous renfermez pas dans votre Cabinet, il n'y a point de danger de l'insulter en face, n'imitiez point sa crainte. Le Pauvre Homme, *il craint, dit-il, les Jesuites, car ils sont appuyez, mais il ne les craint qu'en public*; Ridicule défaite ? pitoyable raisonnement ! Si les Jesuites sont appuyez, ils ont donc pour eux les Puissances, & si on n'ose les attaquer en public, c'est parce qu'on croit que le public leur est favorable ; Or cela supposé, concluez, Monsieur, que j'ay été fort modeste, lorsque je vous ay dit, que les R. R. Peres Jesuites avoient du moins pour eux la moitié de l'Europe & la plus saine partie ; Convenez en même-tems que ce foible Critique est bien téméraire d'avoir osé avancer, *qu'il faut*.

reformer le goût de tout ce qu'il y a de Gens en France, en Italie, en Espagne & presque en toute l'Europe. Et qu'il n'est pas moins imprudent de se dédire honteusement ensuite, pour avoir lieu de faire de la Puissance chimerique des Jésuites un épouvantail aux simples. Mais, Monsieur, ne soyez pas surpris de la contrariété de ses sentimens, j'en trouve la raison dans la Lettre, l'erreur & le mensonge portent avec eux mêmes leur condamnation. La vérité seule triomphera toujours.

Tout bien examiné votre réponse, Suite de
 Mes Reverends Peres, ne peut faire la Let-
 qu'un tres-grand tort a votre Societé, tre
 on voudra d'abord lire les Lettres, ce
 qu'on fera toujours avec plaisir, & puis
 on consultera les Auteurs dont on tire
 vos paroles, & dont on critique les sen-
 timens. On rendra justice a Monsieur
 Pascal, & on dira qu'il ne faut point de
 réponse à un ouvrage qui résute des
 sentimens ridicules, toujours avec esprit,
 toujours dans la vérité. Vos meilleurs
 amis blâment votre envie d'écrire, qui
 expose de nouveau la Societé à la risée de
 tout le monde. On dira que le silence

étoit sans contredit le meilleur parti pour vous, qu'il falloit cacher par prudence ce que l'on ne peut relever sans honte, & qu'il falloit du moins déguiser par politique, ce qu'on ne sçaurait accommoder avec la Religion.

Suite de
la ré-
ponse.

AVOUEZ, MONSIEUR, que cet habile critique a bien examiné la nouvelle réponse, n'êtes-vous pas bien convaincu, qu'elle fait un très grand tort à la Société, par ce qu'on voudra relire les Provinciales qu'il falloit cacher par prudence. Que dites-vous de cet expedient donné dans une très petite Lettre, qui debute par dire, que tout ce qu'il y a de gens d'esprit en France, en Italie, en Espagne & presque en toute l'Europe ont donné leurs suffrages à ces Lettres. N'est-ce pas une chose fort aisée de cacher un Libelle repandu dans toute l'Europe. En verité je commence à me repantir d'avoir pris la peine de répondre à tant d'impertinences; il faut pourtant achever puisque je vous l'ay promis.

Que pensez-vous, MONSIEUR, de cet autre conseil donné aux R. R. Peres Jesuites en ces termes. Il fa-

loit du moins deguifer par politique , ce qu'on ne ſçauroit accomoder avec la Religion. Avouez que la bouche parle ici de l'abondance du cœur , cet honête-homme conſeille aux autres ce qu'il pratique aparemment lui même. Voilà , Monsieur , le veritable caractère de tous les nouveaux Heretiques , ils deguifent d'abord leurs ſentimens , parce qu'ils ſçavent bien qu'on ne ſçauroit les accomoder avec la Religion.

Mais ſi vous avez écrit par imprudence , j'efpere que ce ne ſera pas ſans profit ; vôtre imprudence même entre dans les deſſeins de Dieu, & ſi la reponſe qui vient de paroître eſt inutile aux Jeſuites , elle ſera utile à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Bien des gens qui ne penſoient preſque pas aux Lettres Provinciales , ſeront curieux de lire un Livre contre lequel ils verront ſe dechainer une Societé ſi puiffante : Oſeray-je le dire , auffi formidable que celle des Jeſuites ? ils admireront la delicateſſe de l'Ouvrage ; ils loueront la ſincerité , la bonne-foy , & la Religion de l'Auteur ; & pleins d'indignation contre les relâchemens que vos Auteurs ont intro-

Suite de
la Let-
tre,

*amits dans la Morale Chrétienne , ils
beniront éternellement le Dieu de ve-
rité qui a donné à son Eglise un hom-
me animé d'un tel zele pour combattre
ces relachemens. Je souhaite mes Re-
verends Peres, que vous ne soyez pas
mal édifiez de cette Lettre, & que les
avis que je prends la liberté de vous
donner, ne vous soient pas tout-à-fait
desagreables: C'est le souhait tres juste
de celui qui est de vos Reverences.*

Le tres humble & tres affec-
tionné serviteur.

*Suite de
la ré-
ponse.*

Remarquez, MONSIEUR com-
me vôtre critique remplit bien le
dessein qu'il promet par le titre de
sa Lettre, & avouez que bien loin
d'entrer dans la question, il n'a pris
la plume que pour faire l'eloge des
Provinciales, pour dire des injures
aux R.R. Peres Jesuites, & pour
jouër Monsieur Pascal, d'avoir fait
des Lettres indignes d'un Chrétien.

Avoüez-le, MONSIEUR, de
bonne-foy, si vous ne connoissiez
Monsieur Pascal, que par les Provin-
ciales, lui donneriez-vous une place
parmi les Hommes Illustres de ce
Siccle, vous avez eu trop de peine à
vous

vous persuader qu'il en fût l'Auteur, afin que je puisse croire que vous aïez jamais aucune estime pour lui par cet endroit là; Il est certain, que dans ces Lettres, il a eu beaucoup plus d'ambition de triompher des R.R. Peres Jesuites, que des erreurs qu'il leur attribue, son unique but a été de les decrier, il a fait consister toute son adresse à affoiblir leurs opinions, & à en dissimuler le veritable sens, en imputant à ces Peres les consequences les plus odieuses, en interpretant mal toutes leurs expressions, en corrompant tous leurs passages, en tachant de leur donner un sens absurde, ridicule & erronée, en emploiant enfin, la ruse, l'artifice & la raillerie, où il ne faloit emploier que la bonne foy, la douceur & la verité. Vous sçavez, Monsieur, mieux que moy que la Religion est une affaire serieuse qui ne doit jamais servir de sujet à des agrémens, que la corruption & la perversité seules font regarder comme des agrémens; il s'agit là de persuader son ennemi & non point de l'irriter. Je n'ai

jamais pu concevoir sur quelle maxime se fondent les adversaires des R.R. Peres Jesuites pour se persuader que ces Religieux ont perdu le droit d'être traitez avec la moderation & la charité que recommande l'Evangile, il me semble au contraire (qu'aucun Chrétien ne pouvant se dispenser de cette Loy si souvent repetée) ceux qui mêlent l'emportement, la raillerie, & les injures dans les disputes de Religion laissent apercevoir que c'est la passion humaine qui les anime, & non pas l'amour de la verité. Le malheur est que souvent on leur attribue la victoire parce qu'ils ont plus dit d'injures, ou qu'ils ont eu plus de talent pour railler ; C'est ce talent, Monsieur, qui a tant donné de vogue aux Provinciales, & qui a ébloui le Public, de maniere que plusieurs ne se sont pas aperçûs que rien n'est plus opposé au progres de la Religion, & qu'il vaudroit mieux ennuyer le Lecteur que de le divertir aux depens de la Charité,

Achevons, M O N S I E U R, ce que j'ai à vous dire au sujet de la Lettre